

Germaine de Staël et la mise en fables du génie féminin /
Christine Planté. — Extrait de : Revue des lettres et de
traduction. — N° 6 (2000), pp. 285-299.

Bibliogr.

Notes au bas des pages.

I. Ecrivaines françaises — France. II. Staël, Madame de
(Anne-Louise-Germaine), 1766-1817 — Critique et
interprétation.

PER L1037 / FL76950P

GERMAINE DE STAËL ET LA MISE EN FABLES DU GÉNIE FÉMININ

Christine PLANTÉ
Université Lumière Lyon 2

La critique des dernières décennies a commencé à rompre avec une tradition issue du XIX^e siècle qui ne considérait les romans de Germaine de Staël qu'en projections autobiographiques à peine déguisées¹. En revanche, les études sur la romancière continuent souvent à l'envisager en continuité avec ses héroïnes romanesques, et Mona Ozouf peut encore récemment écrire qu'elle a peint Mirza, Delphine, Corinne, «comme des doubles plus réussis d'elle-même»². Cette confusion, qui entretient un double malentendu, sur la position de Mme de Staël et sur la portée de ses romans, permet aussi d'instruire un procès en anti-féminisme, dont Mona Ozouf sans le reprendre à son compte se fait complaisamment l'écho: «Elle n'est pas militante, soupirent drôlement ses plus fervents admirateurs. Pis, on la soupçonne d'être réactionnaire. En tout cas duplice, administrant dans sa conduite la preuve de l'émancipation et plaidant dans son œuvre pour la conformité»³. Sans m'attarder sur la part de mauvaise foi d'une telle position - ni Simone

(1) On doit cette évolution aux indispensables travaux de Simone Balayé (éditions critiques, *Madame de Staël Lumières et liberté*, Klincksieck, 1979, *Madame de Staël Écrire, lutter, vivre*, Genève, Droz, 1994; à la critique américaine du *gender*, avec en particulier les ouvrages de Madelyn Gutwirth, *Mme De Staël Novelist, The Emergence of the Artist as Woman*, Urbana Chicago London, Univ Press, 1978 et Marie-Claire Vallois, *Fictions féminines: Mme de Staël et les voix de la sibylle*, Saratoga, Calif, ANMA libri, 1987. L'inscription du roman *Corinne* au programme de l'agrégation des lettres 2000 contribuant à la restituer l'œuvre à un espace intellectuel commun, vient de donner lieu à de plusieurs publications collectives.

(2) Mona Ozouf, *Les Mots des femmes*, Fayard, 1995, p. 122.

(3) *Id.*, p. 138.

Balayé, ni Madelyn Gutwirth n'ayant tenu les propos que Mona Ozouf leur prête sans d'ailleurs les citer exactement -, je voudrais revenir sur cette supposée *duplicité* qui concerne précisément le sort de la femme de génie, et la possibilité d'un génie féminin.

Une femme illustre parmi les grands hommes

Dans son étude de la *Naissance du Panthéon*⁴, Jean-Claude Bonnet consacre un chapitre à Madame de Staël, reconnaissant par là son rôle intellectuel incontournable en cette période, mais mettant singulièrement en évidence sa place à part. En effet, si on peut éclairer le développement du culte des grands hommes après la Révolution par une réflexion sur le meurtre du père, une fille dans cette perspective ne se situera pas comme un fils - d'autant moins la fille unique de Necker, père immensément adoré. Une femme, décidément, ne peut être un grand homme comme les autres et si on ne peut définir la totalité de son œuvre par l'idée de féminité, il est indispensable de tenir compte de l'appartenance de Mme de Staël au sexe féminin pour rendre compte de sa position originale.

Cette position s'est forgée à travers la double expérience de la centralité et de l'extériorité. Centralité car Germaine Necker fut à la fin de l'Ancien Régime une des plus riches héritières d'Europe, élevée dans un des plus brillants salons d'un Paris capitale des Lumières, où on pouvait rencontrer Mme du Deffand, Julie de Lespinasse, Diderot, d'Alembert, Buffon, Mably, Bernardin de Saint-Pierre..., et où se sont formés, avec son intérêt pour la philosophie et la politique, cet art de la conversation qui allait tant frapper ensuite tous ceux qui l'approcheraient. Elle avait sous les yeux ce père appelé à plusieurs reprises en homme providentiel et sauveur de la France, capable lui semblait-il d'agir sur le peuple et le cours de l'histoire, et qui lui fit tôt éprouver le frisson de la popularité et de la gloire. Mais extériorité aussi, car d'origine genevoise et calviniste, elle était étrangère, et fut souvent désignée comme telle par un patriotisme exacerbé en quête de boucs

(4) Jean-Claude Bonnet, *Naissance du Panthéon Essai sur le culte des grands hommes*, Fayard, 1998, p.p. 321-336.

émissaires dans les périodes de troubles. L'exil, qu'elle considérait comme «quelquefois, pour les caractères vifs et sensibles, un supplice beaucoup plus cruel que la mort»⁵ fut la condition imposée à la plus grande partie de son existence, d'abord sous la Révolution, puis surtout sous l'Empire, par l'inflexible décision de Napoléon. Si elle a pourtant gardé toujours son attachement à la France, consciente que la culture française l'avait faite ce qu'elle était, en particulier par la place accordée aux femmes dans la vie sociale de l'Ancien Régime, elle a critiqué sans complaisance le culte français de l'*esprit*, de la raillerie et de la satire en en dénonçant la superficialité stérilisante. Surtout, elle a su s'ouvrir à d'autres expériences et d'autres modèles: l'Angleterre, dont elle lisait la langue depuis l'enfance et qui constituait pour elle une référence politique majeure; l'Allemagne, dont elle contribua à faire connaître la littérature et la philosophie à travers un livre qui allait influencer des générations; l'Italie, réhabilitée dans *Corinne*. Elle n'a cessé de dénoncer la tentation d'élever autour de la France une «Muraille de Chine pour empêcher les idées du dehors d'y pénétrer»⁶.

Extériorité encore et surtout parce qu'en dépit des apparences, sa brillante formation intellectuelle ne lui permettait pas d'échapper absolument à la condition des femmes de son temps, la mettant au contraire à même d'en souffrir d'autant plus. La contradiction apparaît dès l'enfance: Necker n'aimait pas les femmes savantes, et son ironie n'épargnait pas sa fille qu'il surnommait «Monsieur de Saint-Écritoire». Écrire, dès la jeunesse, ce fut donc, pour Germaine de Staël, s'opposer à ce père pourtant adoré, une ruse consistant à consacrer un de ses premiers écrits à... un éloge de Monsieur Necker. Passionnée par les affaires publiques et les débats politiques, quand arriva la Révolution elle ne pouvait comme femme y jouer aucun rôle direct, et son action dut passer par les médiations traditionnelles: salon, relations, amants. Mais l'œuvre politique qu'elle a laissée et qu'on redécouvre aujourd'hui⁷ impressionne

(5) *Corinne*, éd. Simone Balayé, Folio, p. 377.

(6) *De l'Allemagne*, éd. GF, t. I, 47. Cette phrase dut être supprimée à la demande de la censure impériale dans la première édition de 1810, ensuite interdite et pilonnée.

(7) *Réflexions sur la paix* (1794); *Des circonstances actuelles pour terminer la Révolution* (1798); *De la littérature*, qui est pour large part aussi un essai politique (1800);

par sa lucidité et sa cohérence. Interdite de jouer le rôle public dont elle rêvait et qu'elle était capable de jouer, elle a développé dans cette exclusion subie la distance critique qui a porté ensuite son exceptionnelle résistance au pouvoir napoléonien. Quant à la littérature - au sens large qu'elle donnait à ce mot, ne la distinguant pas de la philosophie, de l'histoire ni de l'éloquence - elle y a certainement vu une fonction de compensation et d'exutoire, mais jamais dans un renoncement au politique, ni aux questions qui lui tenaient à cœur.

Née en 1766, morte en 1817, sa vie se sera située dans l'une des périodes les plus troublées de l'histoire de France, et elle n'aura dans sa maturité intellectuelle connu aucun moment de stabilité. À la différence de son contemporain Chateaubriand, elle n'a pas vécu assez longtemps pour connaître une paix durable, ni assister au triomphe des idées littéraires et politiques qu'elle avait contribué à introduire en France et à défendre. Dans cette vie tourmentée, on est frappé par l'incessante activité déployée en toutes circonstances, de façon parfois désordonnée, car jamais Germaine de Staël ne supporte de rester à attendre passivement les coups de l'adversité. Mais aussi par sa cohérence dans le long terme, et par la fidélité à quelques principes mesurés (la défense d'une Monarchie constitutionnelle, d'abord, puis d'une république modérée, libérale, ensuite) soutenus avec une passion que beaucoup jugent démesurée. Elle restera convaincue que «ce sont les philosophes qui ont fait la Révolution, ce sont eux qui la termineront»⁸, et que les échecs de celle-ci sont dûs à l'instauration trop rapide de la république. Si Mme de Staël a subi, comme tous ses contemporains, le violent traumatisme de la Terreur, connu le déchirement du pays, le danger, la peur pour ses proches, elle n'en vient pas à mettre en doute la validité de la cause démocratique. Le maintien vigoureux de l'idée de perfectibilité dans *De la littérature*, à une date où le geste témoigne d'un réel courage intellectuel, l'affirmation répétée que «le véritable remède aux traces [...]

Considérations sur la Révolution française et Dix années d'exil, posthumes. Pour une réévaluation récente de la portée politique de ces écrits, voir Lucien Jaume, *L'Individu effacé ou le paradoxe du libéralisme français*, Fayard, 1997, 25-63.

(8) *Des circonstances actuelles qui peuvent terminer la révolution et des principes qui doivent fonder la république en France*, [1797-98], éd. Lucia Omacini, Droz, 1979, p. 273.

de cette époque désastreuse, [...] on peut le trouver que dans la source même du mal, dans la philosophie, [...] quand l'amour de la liberté aurait amené le despotisme, c'est à la liberté même qu'il faudrait avoir recours pour combattre le despotisme qu'elle aurait amené»⁹, ne sont pas de vaines proclamations, mais définissent le programme d'une vie. Elle a sciemment vécu son affrontement avec Napoléon comme historique (au double sens où il faisait l'histoire présente et laisserait trace dans l'histoire écrite¹⁰), et expérimenté à ses frais ce qu'elle avait tôt analysé: il n'est plus de statut possible de l'écrivain hors la soumission au pouvoir, ou du moins hors l'abstention critique. Sa détermination solitaire force l'admiration de ses contemporains (Coppet apparaît comme un des seuls lieux de résistance intellectuelle et politique à l'Empire en Europe), et plus encore de l'immédiate postérité. Ainsi Lamartine écrira-t-il:

Elle a fait honte aux hommes de leur servitude; elle a protesté contre la tyrannie; elle a entretenu ou rallumé dans les âmes le feu presque éteint de la liberté monarchique, représentative ou républicaine; elle a détesté à haute voix, quand tout se taisait ou applaudissait le joug soldatesque, le pire de tous, parce qu'il est de fer, et qu'il ne se brise pas même, comme le joug populaire, par ses propres excès; elle a donné du moins de la dignité au gémissement de l'Europe; elle a été vaincue, mais elle n'a pas consenti à sa défaite, elle n'a pas loué l'oppression, elle n'a pas chanté l'esclavage, elle n'a pas vendu ou donné un seul mot -de ses lèvres, une seule ligne de sa main à celui qui possédait l'univers pour doter ses adulateurs ou pour exiler ses incrédules¹¹.

Fut-elle donc une femme exceptionnelle qui ne se supportait que de cette exceptionnalité¹² même, et du rejet de ses contemporaines dans la soumission à la norme? Une femme de génie doutant du génie des femmes ou reculant devant son affirmation littéraire?

(9) *Id.*, p. 271 et 273.

(10) «Citoyen consul, vous me donneriez une cruelle illustration, j'aurais une ligne dans votre histoire.», lui écrit-elle en octobre 1803, pour obtenir de lever l'interdiction qui lui est faite de demeurer à Paris, voir J. Christopher Herold, p. 263; G. de Diesbach, p. 273.

(11) Lamartine, «Madame de Staël», *Cours Familier de Littérature*, extraits réunis par Jean des Cognets, Garnier, 2 vol., 1926 [1868], t. II, p. 189.

(12) Sur les enjeux de cette notion de femmes exceptionnelles, voir dans *Cahiers du GRIF* n° 37/38, 1988, Michèle Riot-Sarcey et Éléni Varikas, «Réflexions sur la notion d'exceptionnalité», p.p. 77-90, et mon article «Femmes exceptionnelles: des exceptions pour quelle règle?», p.p. 90-112.

Le deuil éclatant du bonheur

C'est l'idée qu'a trop souvent tendu à accréditer la reprise de cette citation décontextualisée répétée à l'envi : *la gloire, pour une femme, n'est que le deuil éclatant du bonheur*. Au mieux, la phrase fournit les termes et la problématique inévitables de toute réflexion générale sur Madame de Staël, d'autant plus quand on s'y attache à la question de la femme¹³. Au pire, elle vient délivrer le dernier mot de son histoire, où on veut lire l'aveu d'une vie ratée, dans laquelle l'activité littéraire et politique et la célébrité qu'elle attire n'auront été que piètres compensations pour une femme insatisfaite, dont l'échec personnel devrait ainsi valoir pour avertissement à toutes les femmes qui refusent de se soumettre à la condition féminine. Mais c'est beaucoup trop psychologiser et simplifier une préoccupation staélienne ancienne, dont *L'Influence des passions* déjà montrait la complexité, laissant pressentir une hésitation et une amorce d'évolution d'un classique désir de gloire vers une méfiance romantique vis-à-vis des vains bruits du monde. Après avoir ouvert le premier chapitre de son essai sur les passions, consacré à *L'Amour de la gloire*, sur le constat que c'est «sans doute, une jouissance enivrante que de remplir l'univers de son nom, d'exister tellement au-delà de soi, qu'il soit possible de se faire illusion et sur l'espace et sur la durée de la vie, et de se croire quelques uns des attributs métaphysiques de l'infini», Germaine de Staël y examinait la «sorte d'abstraction» par laquelle «on dit souvent que la gloire vaut mieux que le bonheur»: «donner à quelque chose la préférence sur le bonheur, serait un contre-sens moral absolu».

La gloire ne peut donc ni tenir lieu du bonheur, ni fonder celui-ci durablement (et à ce stade de la réflexion, ceci vaut pour les individus des deux sexes). Néanmoins l'être qui en a fait l'expérience ne pourra plus désormais se satisfaire du bonheur ordinaire:

On ne jouit point par effort des idées simples; il faut, pour être heureux par elles, un concours de circonstances qui éloignent naturellement tout autre désir. L'homme accoutumé à compter avec l'histoire ne peut

(13) Par exemple, chez Julia Kristeva, «Mme de Staël: gloire, deuil et écriture», *Romantisme*, n° 62, 1988-4, p.p. 7-14; et chez Mona Ozouf, *op. cit.*

plus être intéressé pour les événements d'une existence commune [...];
il ne sent plus la vie, il s'y résigne¹⁴.

Homme peut s'entendre ici au sens d'universel humain, et ces lignes tiennent de l'autoportrait par anticipation. Qui, en effet, mieux que madame de Staël elle-même, peut se définir comme *une femme accoutumée à compter avec l'histoire*, elle qui écrit en 1801 à Claude Hochet du château de Coppet, où elle se trouve avec son père et ses enfants: «Je ne me plais pas beaucoup ici, le bonheur excepté»¹⁵.

Il faut donc se garder de lire la phrase fameuse, et d'ailleurs toute considération de sa plume sur les femmes, comme une pure hypostase de sa propre expérience. Pour s'en convaincre, il n'est que de citer son contexte immédiat, dans le célèbre chapitre de *De l'Allemagne* consacré à *L'Amour dans le mariage*:

On a raison d'exclure les femmes des affaires politiques et civiles; rien n'est plus opposé à leur vocation naturelle que tout ce qui leur donnerait des rapports de rivalités avec les hommes, et la gloire elle-même ne saurait être pour une femme qu'un deuil éclatant du bonheur¹⁶.

Flagrant délit d'anti-féminisme? Les choses sont plus complexes. L'auteur de *Corinne* semble certes faire ici une concession majeure aux conceptions dominantes de son temps, mais dans un contexte où elle affirme par ailleurs, en prenant pour exemple la société allemande, le principe d'égalité dans le mariage et de réciprocité des engagements conjugaux, principe bafoué en France, à la date où elle écrit, à la fois dans les mœurs et par le code Napoléon¹⁷. Parce qu'elle dénonce ainsi comme inacceptable toute double morale, on pourra aussi entendre que le non-respect, si fréquent, par les hommes, de leurs devoirs, excuse, si ce n'est légitime, les déviations et les transgressions féminines. *De la littérature* posait clairement que

(14) Mme de Staël, *Essai sur les fictions* suivi de *De l'influence des passions sur le bonheur des individus et des nations*, éd. cit., p.p. 83-93.

(15) Lettre de 1801 à Claude Hochet, citée par Herold, p. 233. Voir Jean Mistler, *Lettres à un ami*, Neuchâtel, À la Baconnière, 1949.

(16) *De l'Allemagne*, II, 218.

(17) Code qui punit inégalement l'adultère, de prison pour la femme et son complice, de simple amende pour le mari (art. 337-338 du Code Pénal), et qui excuse le crime «commis par l'époux sur l'épouse ainsi que sur le complice [...] en flagrant délit dans la maison conjugale».

Si la situation des femmes est très imparfaite dans l'ordre civil, c'est à l'amélioration de leur sort, et non à la dégradation de leur esprit, qu'il faut travailler¹⁸.

Il n'en demeure pas moins que ce n'est pas parmi «les femmes», mais parmi les «femmes distinguées», les «femmes qui cultivent les lettres»¹⁹, que Germaine de Staël pense sa propre situation. Quoique privilégiée, celle-ci est menacée par de nouvelles formes de soumission féminine qu'elle dénonce avec clairvoyance, bien que produites par un modèle de société auquel elle est par ailleurs attachée, et cette situation comporte pour caractéristique une contradiction majeure, l'impossibilité démultipliée au féminin de concilier gloire et bonheur, passion et création intellectuelle ou artistique. Le roman, genre propre à prendre en charge le récit de destinées individuelles, convient donc ici particulièrement pour prendre le relais de l'écriture généralisante de l'essai afin d'explorer ces contradictions et de les mettre en fable.

Corinne, roman du génie féminin?

Si Corinne est d'emblée présentée dans le roman comme une femme de génie (le mot est employé à son sujet par d'autres personnages, Castel-Forte, Oswald, comme par l'instance narrative), ce génie, au début du roman ne paraît pas nettement d'essence spécifiquement féminine. Comme l'aspiration à la gloire dans de *l'Influence des passions*, il constitue, pour la voix narrative comme pour le personnage éponyme, l'objet d'une réflexion qui semble transcender les sexes et retrouver la définition de Diderot dans l'*Encyclopédie*:

L'homme de *génie* est celui dont l'âme, plus étendue frappée par les sensations de tous les êtres, intéressée à tout ce qui est dans la nature, ne reçoit pas une idée qu'elle n'éveille un sentiment; tout l'anime et tout s'y conserve²⁰.

(18) *De la littérature*, éd. de Gérard Gengembre et Jean Goldzink, GF, 1991, p. 338.

(19) C'est le titre du chapitre 4 de la II^e partie de *De la littérature*.

(20) *Encyclopédie ou dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, GF, vol. 2, p. 144.

Ainsi «Corinne disait que cette bonne foi dans les arts d'imagination, comme dans tout le reste, est le caractère du génie, et que le calcul du succès est presque toujours destructeur de l'enthousiasme²¹». Ses grands prédécesseurs invoqués lors de son couronnement et de son improvisation au Capitole sont des hommes: Pétrarque, le Tasse, et Mme de Staël écarte délibérément toute référence à Corilla Olimpica, véritable improvisatrice qui avait été couronnée en 1776, dans une cérémonie qui pourtant a manifestement servi de modèle pour l'évocation romanesque. Mais le génie de Corinne, en particulier dans la première partie du roman, est aussi à entendre au sens de génie d'un peuple, de l'Italie, et paradoxalement la situation historique asservie et déchue de l'Italie à la fin du XVIIIe siècle fait qu'une femme est alors mieux à même, peut-être la seule à même, de l'incarner.

Nous suivrions ses traces, nous serions hommes comme elle est femme, si les hommes pouvaient comme les femmes se créer un monde dans leur propre cœur, et si notre génie, nécessairement dépendant des relations sociales et des circonstances extérieures, pouvait s'allumer tout entier au seul flambeau de la poésie²².

dit le prince Castel-Forte en prononçant son éloge. Christine Pouzoulet va jusqu'à écrire que «la première condition de possibilité du génie de Corinne, c'est qu'elle est femme»²³. S'imposent alors dans le roman des modèles historiques et mythiques de génie féminin: Sapho, Corinne la poétesse antique, la Sibylle, pour définir l'enthousiasme auquel elle est en proie lorsque, par exemple, elle prend la parole pour improviser: «Ce n'était plus une femme craintive, mais une prêtresse inspirée qui se consacrait avec joie au culte du génie²⁴». Ces modèles aident certainement à naturaliser et légitimer pour le lecteur un personnage féminin extraordinaire, mais ils particularisent en même temps son génie, et le fragilisent.

En effet, lorsque Corinne aura rencontré et aimé Oswald, son génie

(21) *Corinne*, éd. cit., p. 223.

(22) *Id.*, p. 55.

(23) Christine Pouzoulet, «Pour une renaissance politique et littéraire de l'Italie: enjeux du modèle de Dante chez Madame de Staël et Sismondi», *Madame de Staël ou l'Italie*, Simone Balayé et Jean-Pierre Perchellet éd., Klincksieck «Parcours critique», 1999, p. 77.

(24) *Corinne*, p. 68.

va d'abord s'approfondir par l'expérience de la souffrance et évoluer dans sa capacité à accueillir la mélancolie, qui définit aux yeux de Mme de Staël la supériorité des littératures du Nord sur celles du Midi. On pourrait s'attendre à ce qu'il en sorte grand, et le personnage avec. Mais il n'en est rien car au contraire, par un renversement caractéristique du monde moderne, le fait que Corinne soit femme devient une condition d'*impossibilité* de l'exercice de son génie. Aux yeux de l'homme qu'elle aime, parce qu'il la projette dans l'espace public et sous les regards admiratifs de la foule et d'autres hommes. Pour la société anglaise, parce que la place d'une femme digne de ce nom est au foyer, à s'occuper de son mari et de la vie domestique. Dans le monde antique tel que Germaine de Staël le représente (c'est à dire fortement christianisé dans les termes d'une évocation dont le projet n'est pas l'authenticité historique) dans sa pièce *Sapho*, reprenant en 1811 le sujet de Corinne, une femme peut déjà voir son génie créateur détruit par la passion amoureuse. Du moins le drame y paraît-il pour ainsi dire accidentel, et Sapho peut-elle toujours évoquer sa mission divine comme artiste, à laquelle elle reconnaît avoir failli: «L'univers réclamait mon génie, et le dédain d'un seul homme a flétri le présent des dieux»²⁵. Dans le monde moderne - celui dans lequel pourtant l'Italie, à travers le personnage de Corinne, aspire à entrer pour retrouver son unité et sa grandeur - il faudra à la femme de génie délaissée ajouter à la destruction individuelle de son pouvoir créateur, sous l'effet de la douleur, l'incompréhension et l'hostilité sociales, si bien décrites dans *De la littérature*, qui la peint promenant

Sa singulière existence, comme les parias de l'Inde, entre toutes les classes qui la considèrent comme devant exister par elle seule, objet de la curiosité, peut-être de l'envie, et ne méritant en effet que la pitié²⁶

Corinne, qui a pris ce seul prénom pour pseudonyme lorsqu'elle a choisi l'art et l'Italie, ne peut tout simplement pas exister dans le monde européen moderne. Si elle veut rentrer en Angleterre, et y reconquérir

(25) Mme de Staël, *Sapho, Drame en cinq actes et en prose*, composé en 1811, *Œuvres posthumes de Madame la Baronne de Staël-Holstein précédées d'une notice sur son caractère et des écrits*, Slatkine Reprints, Genève, 1967 (1861), acte I, sc. 3, p. 493.

(26) *De la littérature*, p. 342.

une place dans les structures familiales et sociales, en retrouvant le nom du père, il lui faut renoncer à toute manifestation de son génie. Aussi, assiste-t-on dans la deuxième partie du roman à un dialogue qui présente une singulière abdication de l'héroïne. Lorsqu'elle affirme que le «talent a besoin d'une indépendance intérieure que l'amour véritable ne permet jamais», elle s'attire cette réponse de lord Nelvil:

Ah! s'il en est ainsi, [...] que ton génie se taise et que ton cœur soit tout à moi²⁷.

Or loin de s'indigner comme il nous semblerait légitime, Corinne «n'osa répondre, de peur de rien déranger à la douce impression qu'elle éprouvait»: l'exclamation d'Oswald vaut en effet implicitement à ses yeux comme engagement de l'épouser, et un tel engagement semble désormais mériter tous les sacrifices - lesquels ne lui seront pourtant pas même demandés, puisqu'Oswald épousera finalement Lucile, plus modeste et plus conforme à l'idéal féminin anglais.

Le reproche moral de duplicité que semblent appeler de telles scènes fait bon marché des conditions historiques d'écriture du roman. Si Germaine de Staël avait fait faire à Corinne le choix inverse, sacrifier son amour pour Oswald à la préservation de son propre génie et de son art, Corinne aurait été perçue comme cruelle et inhumaine, et serait devenue irrecevable pour les lecteurs contemporains. Si elle avait peint Oswald vaincu et transformé, aimant et épousant sans objection Corinne telle qu'elle est dans toute sa gloire italienne, elle minait la construction romanesque qui montre précisément les deux personnages confrontés à une contradiction inconciliable qui découle de l'état de leurs sociétés respectives, et elle encourait le reproche d'in vraisemblance. Or, même si sa poétique romanesque ne relève pas d'un réalisme mimétique, Germaine de Staël garde pour les romans du temps présent l'exigence classique du vraisemblable, reformulée à la lumière nouvelle de la philosophie:

Tout ce qui est inventé doit être vraisemblable; il faut qu'on puisse expliquer tout ce qui étonne par un enchaînement de causes morales; c'est donner d'abord à ces sortes d'ouvrage un résultat plus philosophique²⁸;

(27) *Corinne*, p. 430.

(28) *Essai sur les fictions, Œuvres de jeunesse*, présentation de Simone Balayé, texte établi par John Isbell et annoté par Simone Balayé, Desjonquères, 1997, p. 135.

Justement parce qu'il n'y a pas à ses yeux de gratuité des fictions, mais que la «philosophie doit être la puissance invisible qui dirige leurs effets»²⁹. Si le personnage de Corinne ne repose pas sur une vraisemblance psychologique et comporte une dimension clairement allégorique, la fable où il s'insère doit cependant pouvoir valoir pour le monde post-révolutionnaire. Or dans ce monde, il n'y a pas de place pour les femmes de génie autre que de parias, pense Mme de Staël qui, en dépit de sa célébrité, a par expérience personnelle quelques raisons de penser ainsi. Il n'appartient donc pas au roman de produire magiquement la résolution d'une contradiction qui relève de la société et de l'histoire. Tout au plus pourra-t-il la donner à penser en la donnant d'abord à éprouver, puisque dans le pouvoir de susciter l'émotion réside sa force propre.

De ce point de vue, la défaite, le silence et la mort de Corinne n'apparaissent pas comme concession au conformisme, mais comme appel à l'indignation pouvant fonder une réaction au-delà du roman. D'autant que celui-ci développe toute une valorisation de la douleur féconde, seulement les modèles convoqués de cette fécondité rédemptrice et créatrice de la douleur, religieux avec le Christ, artistique avec le Tasse, sont des modèles masculins, historiquement et symboliquement inappropriables au féminin³⁰. Au sein de la fiction, le sacrifice de Corinne révolte d'autant plus qu'il est inutile, qu'il ne débouche sur nulle rédemption, pas même sur le bonheur d'Oswald. Mais il serait naïf de croire que la fictive défaite d'un personnage signifie mécaniquement sa condamnation morale ou l'échec des valeurs qu'il représente. Corinne morte de douleur rayonne infiniment plus que si elle avait heureusement épousé Oswald, elle va fournir un modèle féminin de référence pour tout le XIX^e siècle et au-delà. Et en cela réside aussi le génie de Mme de Staël, que dans son refus de

(29) *Id.*, p. 132.

(30) Pour une analyse plus détaillée de ce point, voir mon article «Passion et création, l'insoluble conflit des héroïnes staéliennes», *Le Groupe de Coppet et le monde moderne, Actes du VI^e colloque international de Coppet*, Liège, Droz, 1998, 317-331. Repris dans «De Corinne à Sapho: le conflit entre passion et création», version remaniée dans *Un deuil éclatant du bonheur Corinne ou l'Italie Madame de Staël*, textes réunis par Jean-Pierre Perchellet, Paradigme, Orléans, 1999.

séparer la raison et l'imagination, les passions et la philosophie, elle a su concevoir les nouveaux pouvoirs du roman comme moyen de donner sens à, et de donner à penser la position des femmes, et des individus, dans le monde moderne, et les contradictions de celui-ci.

BIBLIOGRAPHIE

- BALAYÉ Simone, *Madame de Staël Lumières et liberté*, éditions critiques, Klincksieck, 1979.
 - *Madame de Staël Écrire, lutter, vivre*, Genève, Droz, 1994.
- BONNET Jean-Claude, *Naissance du Panthéon Essai sur le culte des grands hommes*, Fayard, 1998.
- GUTWIRTH Madelyn, *Mme De Staël Novelist, The Emergence of the Artist as Woman*, Urbana Chicago London, Univ Press, 1978.
- JAUME Lucien, *L'Individu effacé ou le paradoxe du libéralisme français*, Fayard, 1997.
- KRISTEVA Julia, «Mme de Staël: gloire, deuil et écriture», *Romantisme*, n° 62, 1988.
- Lamartine, «Madame de Staël», *Cours Familier de Littérature*, extraits réunis par Jean des Cognets, Garnier, 2 vol., 1926 [1868], t. II.
- MISTLER Jean, *Lettres à un ami*, Neuchâtel, À la Baconnière, 1949.
- OZOUF Mona, *Les Mots des femmes*, Fayard, 1995.
- PLANTÉ Christine, «Passion et création, l'insoluble conflit des héroïnes staéliennes», *Le Groupe de Coppet et le monde moderne, Actes du VI^e colloque international de Coppet*, Liège, Droz, 1998.
 - «Femmes exceptionnelles: des exceptions pour quelle règle?» *Cahiers du GRIF* n° 37/38, 1988.
- POUZOULET Christine, «Pour une renaissance politique et littéraire de l'Italie: enjeux du modèle de Dante chez Madame de Staël et Sismondi», *Madame de Staël ou l'Italie*, Simone Balayé et Jean-Pierre Perchellet éd., Klincksieck «Parcours critique», 1999.
- RIOT-SARCEY Michèle et VARIKAS, Éléni, «Réflexions sur la notion d'exceptionnalité», «Femmes exceptionnelles: des exceptions pour quelle règle?» *Cahiers du GRIF* n° 37/38, 1988.
- Staël Germaine(de), *Corinne*, éd. Simone Balayé, Folio.

- Staël Germaine(de), *De l'Allemagne*, éd. GF, t. I.
 - *De la littérature*, éd. GF, 1991.
 - *Des circonstances actuelles qui peuvent terminer la révolution et des principes qui doivent fonder la république en France*, éd. Lucia Omacini, Droz, 1979.
 - *Essai sur les fictions, Œuvres de jeunesse*, présentation de Simone Balayé, texte établi par John Isbell et annoté par Simone Balayé, Desjonquères, 1997.
 - *Sapho, Drame en cinq actes et en prose*, composé en 1811, *Œuvres posthumes de Madame la Baronne de Staël-Holstein précédées d'une notice sur son caractère et des écrits*, Slatkine Reprints, Genève, 1967.
- VALLOIS Marie-Claire, *Fictions féminines: Mme de Staël et les voix de la sibylle*, Saratoga, Calif, ANMA libri, 1987.